

pagnie qui avait fait équiper ce navire à vapeur, on résolut de l'expédier en Angleterre pour le vendre.

"Nous trouvons à la date du 10 juillet 1833 dans la *Gazette de Québec* un avis du départ du *Royal William* pour Londres, touchant à Pictou, et par lequel on avertit que le prix du passage est fixé à £20.

"Ce navire à vapeur partit du port de Québec le 5 août 1833, sous le commandement du capitaine McDougal, avec trois passagers seulement. tant on avait peur de se confier à un vapeur sur l'Océan.

"Le *Royal William* se rendit à Pictou en cinq jours, resta sept jours dans ce port et partit le 17 août de Pictou pour Londres, où il arriva le 12 septembre, après une traversée de 25 jours.

"Le *Royal William* avait coûté £16,000 et fut vendu à Londres pour £10,000 aux agents de don Pedro, empereur du Brésil, pour servir au transport des troupes que ce prince avait levées en Angleterre et en France pour la conquête du Portugal, sur don Miguel, son frère, conquête qui fut effectuée presque immédiatement.

"Nous venons de revoir, dans la salle de *La Société Historique de Québec*, un petit tableau commémoratif de cet événement. Ce tableau représente le *Royal William*, laissant les côtes de l'Amérique, sous toute vapeur, au milieu d'un gros temps; ce petit monument constate, avec les documents du temps, le fait dont nous venons de préciser les détails. Nous revendiquons donc pour le Canada la gloire d'avoir inauguré la navigation à vapeur sur l'Océan—et cela avec des titres incontestables."

Ainsi, comme on le voit, tandis que le journaliste anglais, que nous avons d'abord cité, trouve le succès du câble télégraphique un événement bien plus grand que l'ouverture du port de Cherbourg, notre confrère de Québec pense, à son tour, que la première nouvelle transmise par le câble, la paix avec la Chine, est quelque chose de bien plus fécond en conséquences que l'inauguration de ce nouveau chemin de poste sous-marin. Ce qui prouve qu'en fait d'événements comme en fait de goûts, de couleurs et de races, chacun a sa manière de voir!

A Montréal, les fêtes du télégraphe ont été splendides. Les revues et processions et surtout celle aux flambeaux, ont été tout ce qu'on pouvait désirer de mieux. L'illumination a été jugée inférieure à celle qui eut lieu pour la prise de Sébastopol; mais ce n'a pas été la faute du département de l'instruction publique, dont les édifices étaient éclairés d'un bout à l'autre, comme aux beaux jours où ils servaient de résidence vice-royale.

Cette fête, du reste, sera peut-être à recommencer, s'il est vrai que le télégraphe transatlantique est déjà brisé ou dérangé, comme le fait soupçonner la longue interruption des communications.

Les collégiens et les élèves des écoles qui pour la plupart n'ont point pu se faire donner un congé en cet honneur, vu qu'alors les classes n'étaient point reprises ou venaient seulement de l'être, ne seraient peut-être point fâchés d'un contretemps, qui finirait par leur amener une seconde édition des réjouissances publiques, avec un grand congé par dessus le marché. C'est pour nous l'occasion de dire en terminant que, d'après toutes les nouvelles que nous recevons, le nombre des élèves, dès la rentrée des classes, se trouve considérablement plus grand que l'année dernière. Nous venons de voir passer avec d'innombrables bannières, drapeaux et guidons, une procession des élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui, comme d'ordinaire, ont inauguré leur rentrée par un pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours. Ils ont mis une demi-heure à défilier et ils devaient être près de trois mille.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—On lit dans le *Moniteur*: "Avant-hier soir, à l'occasion de la distribution des prix du concours général, un grand dîner auquel avaient été invités les trois grands prix d'honneur, Faubert, Herbault et Benard, ainsi que les élèves Ayné, Artaud, Filon et Braconnier, réunissait au ministère de l'instruction publique S. A. I. le prince Napoléon, Son Exc. le cardinal archevêque de Paris, Son Exc. le ministre de la justice, Son Exc. le maréchal Magnan, le préfet de la Seine et plusieurs sénateurs et membres du conseil de l'instruction publique. M. Rouland, ministre de l'instruction publique, dans un *toast* éloquent, a remercié le prince impérial de l'honneur qu'il faisait au corps enseignant et à la jeunesse universitaire en les encourageant ainsi de sa présence."

—Le R. P. Martin, fondateur et premier recteur du collège de Ste. Marie de Montréal, est depuis quelque temps de retour d'un voyage d'Europe, où il a continué ses recherches historiques. Il a trouvé au *Ghesu*, à Rome et à Paris, des documents importants que l'on copie actuellement pour enrichir la collection déjà si précieuse de la bibliothèque du Parlement. Il a visité St. Malo et Limoilon, et a passé quelques heures dans l'ancienne maison seigneuriale de Jacques-Cartier, dont il a pris diverses vues.

—L'Université Laval vient d'ajouter à son personnel un professeur de philosophie, le R. P. Tailleux. De plus M. Thomas Hamel, licencié ès sciences de retour de Paris, va remplir la chaire de physique. Le collège de Ste. Marie a perdu deux de ses professeurs, les RR. PP. Schneider et Daly, qui sont remplacés par les RR. PP. Gravelle, Schemel et Vasseur, qui sont arrivés de France en même temps que le Père Tailleux.

—Le collège de Ste. Anne Lapocatière va ouvrir, très prochainement, une école d'agriculture et une ferme-modèle. L'allocation de £250, votée par la législature pour cet objet, a été donnée à cette institution par le ministre de l'agriculture. M. Perrault, secrétaire de la Chambre d'Agriculture, va aussi établir une ferme-modèle au moyen d'une société en commandite. Cette ferme sera située à Varennes et dirigée par un bureau de directeurs nommés par les commanditaires.

—On lit ce qui suit dans les *croquis d'été* que publie M. de Trobriand, dans le *Courrier des Etats-Unis*. On fera bien non-seulement de lire, mais de méditer :

"Dans une cabane faite de boue et de troncs d'arbres blanchis à la chaux, une femme édentée, quoiqu'encore dans la force de l'âge, racommodait tant bien que mal les hardes de ses huit enfants. Le père était aux champs avec l'aîné. La plus âgée des filles procédait au soins d'une cuisine plus que modeste; tandis que les petits jouaient ou se roulaient péle-mêle sur le sol avec le chien du logis, et non loin d'un animal beaucoup moins avenant, qui se vautreait près de la porte en poussant des grognements. Tout cet intérieur révélait au premier coup d'œil une pauvreté chronique et radicale. Cependant dans la conversation de quelques instants que j'eus avec la mère, je ne l'entendis formuler qu'une seule plainte, qui me frappa d'autant plus que je m'y attendais moins. Au milieu de cette destitution presque complète, non-seulement des comforts, mais même des choses considérées comme les nécessités de la vie, cette femme ne m'exprima qu'un regret, *c'est qu'il n'y eût pas encore d'école dans le voisinage où faire instruire ses enfants*. Ce mot est à mon avis toute une révélation sur le peuple américain; j'entends le vrai peuple, celui des campagnes, et non pas l'amalgame hétérogène dont se compose la population des villes. Il peut y avoir à New York des milliers de petits vagabonds de toute provenance, qui infestent la voie publique au lieu de suivre les écoles. Mais voici, dans un coin perdu de la Pensylvanie, de pauvres gens aux yeux de qui l'éducation première est un plus grand bien pour leurs enfants que de chauds vêtements ou toute autre jouissance matérielle. Quand une pareille idée a fait son chemin aussi loin, elle devient un symptôme significatif, et il n'y a plus à douter de sa fécondité."

—Le *Journal de l'Instruction Publique* de Paris publie le texte et la traduction des versions et des thèmes faits par les rois de France Louis XIV et Louis XV. Au sujet des versions de ce dernier, on fait la remarque suivante: "On ne peut s'empêcher, en lisant ces devoirs que le cardinal Fleury donnait à son royal élève, de remarquer avec quelle sollicitude il veillait au développement de cette jeune âme et s'efforçait d'y jeter le germe des plus hautes vertus. Et, cependant, en montant sur le trône, Louis XV oublia ses sages préceptes et sacrifia trop souvent au plaisir ses devoirs d'homme et de roi. Peut-être aurait-il suivi une route différente, s'il n'eût pas été corrompu par des conseils perfides, s'il n'avait pas oublié cette phrase qu'il écrivait, en 1717, sous la dictée du cardinal: *Spero cantum Syrenum à me nunquam auditum iri.*"

—La France vient de se procurer une nouvelle espèce d'inspecteurs de l'instruction publique. Leurs Excellences les maréchaux, investis des grands commandements de l'Empire, n'ont point oublié, dans les visites qu'ils ont faites aux villes placées dans leurs circonscriptions, les collèges et les universités. En cela, ils se montrent plus magnanimes que nos membres du Parlement, nos juges de paix et nos capitaines de milice qui, visiteurs d'office de nos écoles, daignent rarement y mettre le pied. Le maréchal Barragauy d'Hilliers, le maréchal Magnan et le maréchal Canrobert, pensent comme sir William Eyre, notre commandant en chef et leur frère d'armes, ne point déroger en encourageant de leur présence les travaux de la jeunesse. Nous est avis qu'ils n'ont point tout-à-fait tort. Au collège impérial de Nancy, l'élève Meaume a adressé au maréchal Canrobert une allocution poétique dont voici le début :

La bonté fut toujours la sœur de la vaillance :
Dans cet humble séjour d'étude et de silence,
Loin des splendeurs du monde et loin du bruit des camps,
Vous daignez aujourd'hui visiter des enfants ;
A si haute faveur nous ne pouvions prétendre.
Regardez ces vieux murs !... ils semblent à nos yeux,
S'éclairer devant vous d'un reflet glorieux ;
Ils contemplant leur hôte ! Et nous dont les oreilles
Ont de tant de héros entendu les merveilles,
Mais qui toujours réduits à lire leurs hauts faits,
Ne pouvions jusqu'ici que supposer leurs traits,
Nous sommes consolés et notre orgueil s'enivre
Du bonheur d'en voir un, ailleurs que dans un livre !
Vous rendez à nos yeux ces braves dont l'aspect
Inspire tout d'abord confiance et respect.
Grâce à vous, désormais, sans ouvrir notre histoire,
Consolant de nos cœurs la fidèle mémoire,
Nous saurons ce qu'étaient Villars et Catinat,
Comme vous, maréchal, le père du soldat.

Au lycée de Caën, le maréchal Magnan a reçu l'accueil le plus enthousiaste des élèves, et ce qui a dû le toucher sur tout, ça été la reconnaissance que lui a exprimée en de charmantes strophes, l'élève Raoul Fauvel, qui doit à la munificence du noble visiteur, l'éducation qu'il reçoit. Le jeune poète disait, en terminant :

Et si je n'ai pas craint de rompre le silence,
Pour peindre au nom de tous notre commun bonheur,